

Messak et Akakus

Samedi 19/2/05

Marignane à 9 h 15 pour un embarquement à 11 h 20. Tout le monde est à l'heure. Un A321 au 2/3 plein ; survol de la Méditerranée et arrivée sur les monts de Kabylie. Toute l'Algérie jusqu'au Sahara est sous la neige. Le sol n'est pas uniformément blanc mais partout il y a des langues de neige et plus encore sur les montagnes et dans les Aurès. Le désert qui lui succède est d'abord sans relief, puis avec des dunes petites, vues de 10 000 m, finement ciselées et bien séparées qui font comme un tissu moucheté. Les cailloux gris apparaissent brutalement et les oueds dessinent des méandres en creux. Ils datent du début du quaternaire quand le Sahara connut des pluies diluviennes. C'est à cette période humide que l'on doit le retour de la savane dans un désert déjà constitué. Avec elle arrivent tous ces animaux sauvages et les hommes, comme en témoignent ces gravures que je suis venu voir et qui datent pour les plus vieilles de 10 000 ans avant notre ère.

Descente sur Ghat dont on devine l'oasis aux frontières floues. La piste d'atterrissage est à 20 km au nord. Belle pagaille à l'aéroport, d'abord pour constituer les groupes en fonction des agences et des destinations. Ensuite une longue attente, car police et douanes s'occupent d'abord de ceux qui repartent. Deux heures plus tard, c'est notre tour, mais il faut cocher ceux qui ont prépayé le visa sur une liste non triée et le policier ne sait bien lire que les chiffres. Chacun l'aide en reconnaissant son nom, mais celui-ci doit tout retranscrire en arabe avant de confier le passeport à un collègue qui tamponne joyeusement. Reste à passer la douane avant de retirer les bagages délivrés au compte goutte dans un ordre aléatoire. Pendant ce temps, on nous a repris notre passeport pour y ajouter un timbre et un tampon. Finalement, notre groupe pour le Messak, composé de neuf personnes, attend patiemment avant de partir vers 18 h 30 dans trois Land Cruiser pour le premier campement. Nous avons mis quatre heures pour quitter l'aéroport et nous en mettrons trois pour arriver au bivouac, d'abord par une assez bonne route avant de finir par une demi-heure de piste.

Un bon feu et trois touaregs nous attendent : le cuisinier, le chamelier et le chauffeur de la camionnette d'intendance qui transporte l'eau et la nourriture. Nous commençons par monter les tentes avant de dîner à la lueur de la lune ; une soupe bien relevée et un petit couscous. Tout ça est très bon et en plus on nous fait la vaisselle, alors qu'à mon précédent voyage dans le Sahara il fallait nettoyer son bol-assiette avec du sable et le garder dans son sac avec sa cuillère (non fournie). Il fait frais, moins de 10 degrés, mais sans vent. Deux petits thés verts bien mousseux, grâce au toujours spectaculaire transvasement d'un récipient dans l'autre, sont servis par notre guide, Moussa, qui porte un superbe chèche jaune et une veste de cuir par-dessus sa gandoura.

20 Février

Nuit très fraîche, surtout à partir de 4 h. Lever vers 7 h et réveil dans un oued. Les quatre chameaux qui vont porter nos sacs et tentes sont là, à brouter des arbustes piquants. En fait ce sont des dromadaires, mais tout le monde dit chameau et il n'y a pas de *dromadairier*. Le soleil se lève à 8 h et nous partons une heure plus tard.

Toute la journée, nous remontons l'oued en coupant parfois entre deux tertres. Au premier passage nous trouvons des morceaux de bois pétrifiés, d'assez gros troncs d'un mètre de long et 20 cm de diamètre, ainsi que des morceaux de branches plus petits que je ne manque pas de ramasser. En fait, les grès du Messak datent du jurassique et du crétacé (150 millions d'années). L'endroit a été verdoyant avant d'être recouvert par la mer il y a 100 Ma, d'émerger 50 Ma plus tard et de devenir un désert il y a 50 000 ans.

Tous les jours vers midi, nous faisons une grande pause de deux heures ; on nous sert invariablement une bonne salade de concombres, tomates, poix chiches, olives et lentilles agrémentée de thon ou de sardines. Un fruit au dessert et un verre de jus de pomme en plus de l'eau, constituent un excellent déjeuner. Il fait très bon en tee shirt, même au soleil, grâce à un petit vent qui nous rafraîchit.

Je vais faire une pause sous un acacia pour voir un chameau qui déguste les jeunes pousses avec application. C'est bourré d'épines et il doit avoir un palais en béton. Eux aussi ont droit à une pause, car ils sont déchargés de nos bagages et simplement entravés. Renseignements pris, celui qui a l'air le plus jeune a 30 ans. Finalement un chameau dure plus longtemps qu'un 4 x 4 !

L'après midi, nous remontons toujours le même oued et au détour d'un rocher nous découvrons nos premières gravures : un buffle à larges cornes évasées et une chèvre. Poursuite de la marche et je commence à guetter la camionnette qui, partie devant, nous indiquera l'emplacement du camp. Je ne suis pas le seul, car cela fait 5 h que nous marchons dans un sol sablonneux, et Jacqueline effectue la dernière demi-heure sur le cul d'un chameau.

Le temps d'installer le camp, nous repartons voir quelques gravures non loin de là : un rhinocéros, quelques buffles, un oiseau aquatique sur ses longues pattes. Elles sont toutes à l'ombre et il n'y a pas grand chose à photographier. Nos bêtes sont contentes car il y a beaucoup d'herbes à chameaux à brouter. Comme tous les soirs, les touaregs ont mis quelques morceaux de viandes à sécher au soleil, sans doute du chameau. Coupés en tout petits morceaux, ils parfument la soupe et le plat du jour ; c'est fort bon.

Au dîner, notre guide voudrait nous faire chanter des chansons françaises dont il a amené les paroles. Devant notre peu d'enthousiasme, il se rattrape sur des devinettes que nous ne trouvons même pas, sauf Jérôme. C'est finalement Moussa qui chante un récit improvisé de la journée, en tapant sur un bidon accompagné par le cuisinier,. Nous fournissons le choeur à cette complainte.

21 Février

Quelques gouttes sur la tente me réveillent. Il ne va quand même pas pleuvoir ! Une cape de pluie au Sahara, c'est un comble. Heureusement ça s'arrête très vite et nous pouvons déjeuner au sec et plier bagage. Inutile de retourner voir les gravures d'hier sous ce ciel gris, car il n'y a pas plus de lumière ; je suis allé le vérifier.

Nous remontons toujours l'oued pendant 1 h 30 pour arriver à un site de gravures, au confluent d'une autre rivière, avec des vaches à grandes cornes. Nous longeons la falaise jusqu'à un oued plus important nommé Wen Dafa. Les gravures s'étendent sur plus de cent mètres et il y a de nombreuses girafes et des éléphants. Il tombe quelques gouttes par intermittence mais ça ne mouille pas vraiment.

Pour gagner du temps, en fait changer d'oued, nous montons tous sur la camionnette par dessus le chargement sur lequel on a posé les matelas. Les jambes dans le vide, nous cahotons sur la piste qui finit par monter sur le plateau couvert de petits cailloux noirs. C'est un reg, parfaitement plat, sur une étendue qui semble infinie. Le chauffeur préfère rouler sur cette surface plutôt que dans les ornières sablonneuses de la piste. Au bout d'une heure, nous rejoignons un oued encaissé pour la pause déjeuner. Le temps de faire du feu et de préparer la salade, le chamelier arrive avec nos bêtes, une heure plus tard.

Pendant le repas, la pluie devient plus insistante et je me réfugie sous un toit de rocher, après avoir empilé tous les matelas sur lesquels je pose un tissu en guise de bâche. Au moment de repartir, Moussa fait placer tous les sacs sur la camionnette, les matelas par dessus, avec la bâche qui couvre vaguement le tout. Après une heure de marche nous arrivons sur un site peu fourni, avec une belle autruche au tracé élégant accompagnée de dessins moins fins, voire inachevés. Puis il se met à bruiner sans discontinuer. Au bout d'une heure, il est temps qu'on s'arrête.

Encore faut-il monter la tente sans tout tremper, récupérer les matelas humides sur les bords, rentrer les sacs mouillés dans les tentes trop petites. Et finalement se coucher dans les duvets avec ses vêtements humides pour les faire sécher. Nos pauvres touaregs qui dorment dehors n'ont rien d'autre que la bâche qu'ils ont installée en auvent avant d'allumer le feu. A l'appel du thé, la pluie forcite et seuls deux volontaires se présentent. Pour les autres, blottis dans leurs abris humides, le moral est plutôt bas.

Finalement, le crachin persistant au pays des touaregs, c'est bien une histoire belge. Vers 19 h la pluie cesse d'un coup et comme des escargots nous sortons tous ensemble pour nous retrouver autour du feu à faire sécher nos affaires. Une bonne soupe, un plat de pâtes, tous deux bien relevés, achèveront de nous remonter le moral et Moussa nous sort ses dernières devinettes.

22 Février

Au matin, le ciel est dégagé. Jour pale avant le lever du soleil, mais aucun orage à craindre. Très vite nous nous retrouvons à marcher sur le reg. Plusieurs cairns proposent leurs directions, mais il y en a trop pour comprendre. Nous suivons les chameaux vers l'est et de vagues montagnes que l'on devine à l'horizon ; s'il faut aller jusque là, on en a pas fini. Et de penser aux voyageurs du siècle dernier qui partaient sans carte, avec pour seule certitude la confiance en leurs chameliers. En plus, en tant qu'incroyants, ils devaient se cacher des populations autochtones.

Au bout d'une heure, nous montons à nouveau sur la camionnette pour suivre une piste en direction de ces grandes dunes semblables à des montagnes. Nous ne tardons pas à déboucher sur un oued où le chauffeur s'apprête à descendre par un chemin sinueux. Nous finissons à pied à In Tecstin où il y a beaucoup de gravures, mais aucune vraiment remarquable. Sur près de 400 m s'étend une zone autrefois habitée. J'ai beau chercher quelques outils, perdus ou cachés, je n'ai trouvé qu'un bout de silex brut et un gros lézard vert. Nous sommes accueillis par trois chameaux, seuls en pleine dégustation d'acacias. Ils ne sont pas sauvages, ni même abandonnés, simplement en vacances, à tous les sens du terme. La camionnette s'ensable à plusieurs reprises avant d'arriver au campement. Nous passerons la nuit au pied de falaises d'une cinquantaine de mètres.

Après le déjeuner, nous remontons une gorge latérale. Le cours de l'oued est tout encombré de cailloux et notre guide cavale comme s'il avait peur de rater le thé de 17 h ! Première pause devant quelques buffles à grandes cornes et, après une heure trente de marche, un second site plus intéressant. Il y a tout un panneau avec une femme qui traite une vache et plusieurs poteaux auxquels sont suspendus des calebasses, vraisemblablement du lait en train de se transformer en fromage. C'est la première scène humaine que nous voyons, visiblement postérieure au développement de l'élevage qui a débuté vers - 6000. Pourtant l'oued est tellement étroit qu'il n'y a pas de place pour des pâturages.

Un large chemin monte sur le plateau ; en fait il a été taillé au bulldozer à l'époque des prospections pétrolières dans le Messak, il y a quelques années. Elles ont abouti, et il y a maintenant des puits d'exploitation plus au nord. De nombreuses voix se sont néanmoins élevées contre ces dégradations, en particulier au contact des zones archéologiques. Un des arguments irréfutables, professé par les libyens eux même, est que les vestiges préhistoriques dureront plus longtemps que les réserves pétrolières et attireront toujours des touristes qui continueront à rapporter des devises, à condition que ces sites soient préservés.

23 Février

Après une heure de marche, nous arrivons à Tin El Haderi, au confluent d'un autre oued asséché. Il y a un rocher percé bordé d'inscriptions en Tifinagh, l'écriture de la langue touarègue – la seule des langues berbères qui ait une écriture, et une composition en largeur assez monumentale. Il s'agit d'un éléphant de profil, encadré par deux girafes qui se

tournent le dos. Rien de symétrique, mais un arrangement qui n'a rien de fortuit et qui est certainement de la même main.

Nous continuons à remonter l'oued et Moussa me fait remarquer qu'il y a comme une ligne de crêtes en travers du lit. On monte du côté où nous sommes et on descend de l'autre. On passe ainsi dans l'aire d'In Habater. Au bout d'une heure, nous atteignons la zone des gravures, en même temps qu'un autre groupe qui descend du plateau par une large piste taillée au bulldozer. A cette heure il est agréable de flâner à l'ombre de la falaise. Nous y avons repéré un hippopotame très bien dessiné, ainsi qu'un troupeau de vingt girafes. Quelqu'un s'étonne de l'absence de lions dans ces images, alors qu'ils devraient accompagner leurs proies. Un peu plus loin, une grosse plaque gravée est tombée, ce qui prouve que les roches continuent à se fendre et à s'éroder.

Nous sommes encore à trois heures du bivouac et repartons alors qu'il fait encore chaud. Toujours un oued et des fonds sableux avec un sol mou ou des blocs que je cherche à éviter en levant les pieds le moins possible. Nous croisons un groupe de cinq 4 x 4 qui font une pause avant de regagner le plateau. En fait, elles suivent aussi l'oued par le haut, sur les pistes tracées pour la prospection. Nous finissons par arriver à Matakhandouch, vaste aplanissement bordé d'une falaise avec de très belles gravures. En fait, nous venons de traverser le Messak dans sa plus petite largeur.

C'est ici que se trouve le crocodile qui figure dans tous les livres ; il est un peu décevant avec ses trop longues pattes. Plus intéressante est la scène de chasse au rhinocéros. Ce dernier est déjà sur le dos, les quatre fers en l'air et un homme gigantesque, bien planté sur ses jambes, tient l'une de ses pattes et de son autre main un couteau pointu avec lequel il s'apprête à égorger la bête. Sa grosse tête avec sa corne tournée vers le sol semble implorer son pardon. Dans les rochers au dessus, en hauteur ce qui est exceptionnel, figure une autre scène composée; deux animaux, un chacal et un chien, dressés face à face sur leurs pattes de derrière, semblent se livrer à un combat.

Une fois le camp établi, nous allons tous en bande voir le marché. Assis à même le sol, derrière leur étal en drap bleu, cinq ou six touaregs du Niger vendent des bijoux. De fait les touaregs du Niger sont très bien tolérés en Libye ; ils ont même été encouragés à s'engager dans l'armée au temps où Kadhafi avait des visées expansionnistes sur le Tchad. Autrefois à pieds ou à dos de chameau, aujourd'hui en 4 x 4, ils continuent à immigrer temporairement, car ils peuvent y trouver du travail, ce qui leur est presque impossible dans leur pays d'origine, contrôlé par les noirs, leurs anciens esclaves, qui prennent ainsi une sorte de revanche.

Éduqués à l'école en français, ils parlent bien notre langue et attendent patiemment les touristes. L'assortiment de colliers, bagues, bracelets, mais aussi de petites boîtes en pierres de savon ou en mamelle de chameau, est le même pour tous. Les croix de tous les massifs du Sahara s'alignent sagement, entre les colliers en perles de verre et les épingles en argent avec manche en ébène. Un artisanat du désert, vendu à un prix parisien, même après marchandage. Mais tout cela dans une atmosphère bon enfant. Le marchand est content des "affaires" et le touriste ravi de traiter sur place et de ramener un objet chargé de souvenirs.

24 Février

A partir d'aujourd'hui, finie la marche. Deux Land Cruiser sont venues nous chercher et, après le petit déjeuner, les chameaux repartent vers le point de départ. Nous gardons notre camionnette, son intendance et notre bon cuisinier. Moussa nous emmène sur le chemin des dunes.

Mais auparavant, nous revenons sur nos pas, par les pistes, pour deux raisons. Christiane a perdu hier son appareil photo et Moussa croit que nous pourrions le retrouver. Première descente dans l'oued, mais la recherche est vite abandonnée, car elle ne sait pas où elle l'a égaré et il n'y a aucune chance de repasser au bon endroit. Seconde descente

quelques km plus loin pour ramasser du bon bois d'acacia pour le feu de ce soir. En fait, nous sommes revenus à l'un de nos bivouacs, mais nous ne le reconnaissons pas, tant ces oueds sont similaires.

Les galeries des voitures chargées de bois, nous remontons sur le plateau et après quelques km de reg, nous retrouvons du sable dur à perte de vue. Un poste de police, quelques bosquets très éparses et les 4 x 4 qui foncent à cent à l'heure en évitant la piste principale trop bosselée. Elle est balisée tous les kilomètres. A l'occasion d'un problème de roue qu'il faut changer, je constate qu'il manque au moins un boulon sur chacune, quand ce n'est pas deux ou trois.

Après la pause déjeuner, nous découvrons des zones vertes, grâce à l'irrigation à l'aide de grands portiques qui se déplacent tous seuls. Ils tournent autour de puits d'où est puisée l'eau qui date des périodes préhistoriques. Comme le pétrole, c'est une richesse épuisable, car ce ne sont pas les pluies actuelles qui vont renouveler cette nappe phréatique. Nous atteignons très vite la route après avoir traversé une zone déprimante de petits enclos fermés par des cannes et des palmes desséchées. De petits gourbis en argile crue font penser à des bidonvilles pour nomades déplacés, d'autant plus qu'il y a souvent des chameaux enfermés. Il paraît que ce sont seulement des enclos pour eux et que personne n'habite là ; mais il y a pas mal d'enfants qui jouent alentour et de la volaille qui s'enfuit à notre passage.

Long arrêt à la station service pour découvrir que, pour 1 euro, on peut avoir au choix 14 litres de super, 1/2 litre de bière sans alcool de marque allemande ou 3 boissons gazeuses de 25 cl. Deux Peugeot 404 plateau, chargées de légumes, font le plein. Comme elles ont plus de 40 ans, la supériorité du chameau en matière de longévité ne me paraît plus si certaine. Maintenant que nous voici sur l'asphalte, nous retrouvons la civilisation ; maisons cubiques inachevées, faites de parpaings troués, portes et volets peints de verts criards et désassortis, forêts d'antennes paraboliques orientées vers tous les points du ciel, décharges en guise de jardins et détritus partout. Sans compter les sacs plastiques qui se sont accumulés sur les clôtures et dans les caniveaux.

Après avoir visité quelques épiceries à la recherche de pain frais, nous bifurquons vers les dunes. Les deux 4 x 4 s'élancent depuis le dernier et tristounet camping du village. Changement immédiat d'ambiance ; la pureté des formes et des couleurs succède à l'atmosphère de terrain vague à laquelle on ne pouvait s'empêcher de penser. Visiblement les chauffeurs se régalaient à monter les dunes face à la pente et à les redescendre là où c'est le plus raide, tout en restant sur leurs quatre roues et sans s'ensabler. Le tout avec une musique d'ambiance, une sorte de rock touareg à base de guitare électrique et de chants aux formes traditionnelles ; phrases courtes et mélodées répétitives. Après une quinzaine de km, du sommet d'une dune nous découvrons une oasis verdoyante autour du lac Mandara, presque sec, avec quelques cahutes en argile séchée. Personne n'habite là en permanence, mais quelques nigériens y tiennent leurs stands de bijoux.

Deux km plus loin se trouve le lac d'Oum El Ma qui est bien plein d'une belle eau bleue, avec des palmiers dattiers tout autour ; nous gaulons quelques fruits frais. Le lac est tout en longueur, donnant ainsi une impression de rivière. On ne sait pas bien d'où vient l'eau dont le niveau ne baisse pas en été. Il paraît qu'elle est très salée, mais aucun d'entre nous n'est allé y toucher. Pas de maison, sauf une en cours de construction, et plusieurs campements de touristes pour la nuit. Nous nous installons en retrait et plantons la tente en plein vent ; généralement, il tombe au coucher du soleil.

25 Février

Retour à Ghat à 400 km environ. Le ciel est gris ; le vent s'est relevé en seconde partie de nuit et il faut faire attention en démontant la tente. Daniel se fait avoir, car la sienne part en roulant sans qu'il puisse la rattraper. Heureusement, Jérôme est plus rapide et il arrive à l'intercepter, sinon elle aurait franchi la crête et aurait été perdue.

Petit tour du lac à pied pendant que nos touaregs lèvent le camp et retour sur la

route. Les chauffeurs regonflent les pneus et l'un des 4 x 4 est même équipé d'un compresseur actionné par le moteur. Une dizaine de km plus loin, visite du musée archéologique de Germa. Très poussiéreux, avec beaucoup de panneaux explicatifs en arabe et non traduits; un mélange d'époques, de la préhistoire à Kadhafi, et des cailloux que je n'aurais même pas ramassés ; aucun intérêt si ce n'est une carte qui nous permet de deviner notre trajet et de constater que nous n'avons parcouru qu'une toute petite partie du Messak-Settaphet.

Reste 350 km de route, tout juste entrecoupés par la pause déjeuner devant les vestiges d'un cimetière, avec le chef des équipes qui est venu donner ses instructions à Moussa pour la semaine prochaine. Dernier repas avec le pick-up d'intendance et adieu au cuisinier. Avec son chauffeur, il repart pour les dunes où Moussa les rejoindra demain soir avec un nouveau groupe. La partie est-ouest de la route est sans intérêt. Elle suit une ligne à haute tension et, par désœuvrement, j'ai calculé qu'il y avait un pylône tous les 430 m.

Au village d'Al-Uwaynat, la route vire au sud et nous suivons le banc de sable qui longe le nord de l'Akakus où nous retournerons demain. C'est ici que s'est perdu Heinrich Barth, premier occidental à atteindre Ghat en 1850, et qui s'est perdu au cours d'une excursion solitaire. Après deux jours d'une soif mortelle, il fut retrouvé et put continuer son voyage jusqu'à Agadès et le lac Tchad. "Les montagnes avaient l'apparence de châteaux crénelés, et au dessus de toutes les hauteurs se dressait le Ksar-Janoun ou la citadelle des génies, énorme masse quadrilatère de rochers, que l'effort de temps, dit-on, arrondit de jour en jour, et que hérissent des tours gigantesques dont quelques-unes doivent avoir 700 pieds de hauteur". Aujourd'hui, les falaises sont éclairées par le soleil de fin de journée. Traversée de Ghat vers 19 h, sans s'arrêter, droit vers le camping, ses paillotes circulaires en nattes et toit de palmes, et surtout ses douches chaudes qui, même un peu vétustes, nous font le plus grand bien.

Après dîner nous repartons vers l'autre camping, celui des Dunes, à l'opposé de la ville et qui appartient à la même agence. Nous nous retrouvons à quatre ou cinq groupes pour une fête folklorique qui se résume à deux jeunes guitaristes qui chantent du rock touareg en essayant d'attirer les danseurs. Une seule conclusion : la "world music" est en train d'achever la musique traditionnelle.

Nuit bruyante à cause des chiens qui se répondent, d'un coq infatigable, des camions qu'on entend passer et du muezzin enregistré qui nous appelle à la prière dès 5 h du matin. J'avais perdu l'habitude.

26 Février

Jour de retour pour ceux qui prennent l'avion et jour de farniente pour ceux qui restent une semaine de plus. Ce matin, nous commençons par visiter Ghat, c'est à dire sa médina fortifiée et sa citadelle perchée sur la colline ; le reste est sans intérêt. Ambiance nostalgique pour la vieille ville peinte en blanc, car elle est abandonnée. Les seules maisons ouvertes sont des échoppes où l'on vend les sempiternels bijoux et objets touaregs dont la monotonie suggère qu'ils sont faits en série quelque part et distribués dans tous les sites touristiques. Quant à la citadelle, elle a été construite sur le rocher qui domine la ville par les italiens pendant la dernière guerre. Ils occupaient la Libye et craignaient de se faire déloger par les forces françaises coloniales ; c'est d'ailleurs ce qui leur est arrivé début 1943. Elle ressemble plus à un décor de cinéma qu'à une un fortin militaire.

Nous sommes cinq à enchaîner avec un trekking dans l'Akakus et avons obtenu de passer l'après midi au camping plutôt qu'à l'aéroport à attendre le reste du groupe. Vers 17 h. une jeep nous amène au campement par un chemin à travers les dunes. Chameaux et touaregs nous attendent. Le temps de boire un thé, les autres arrivent directement de l'aéroport, en compagnie de notre nouveau guide, Ali, qui est natif du Niger. La nuit, nous retrouvons le calme et la fraîcheur du désert.

27 Février

Aujourd'hui, nous longeons les grandes dunes de Tanezuft coté ouest et les falaises de l'Akakus coté est. Nous remontons vers le nord dans un couloir large d'une dizaine de km. Pour commencer, nous grimpons sur une dune proche du camp en profitant de la fraîcheur du matin. Plus on monte moins la pente tient, et tout pas vers le haut est compensé par un glissement vers le bas ; seule la différence d'énergie qu'on y met permet de progresser. Tout ça me rappelle les pentes finales du Stromboli ou des volcans indonésiens qui s'achèvent dans la cendre. Nous finissons par arriver sur un épaulement passablement essouffés, assoiffés et transpirant. Après une longue pause, nous sommes quatre, comme par hasard de l'ancien groupe, à poursuivre par l'arête et redescendons par une autre pente jusqu'à un grand reg au bout duquel nous retrouvons ceux qui sont descendus directement de l'épaule.

Deux heures de marche à plat sur un fond de sable dur nous amène à une source d'eau chaude ; en fait trois ou quatre baraquements en parpaings mal ajustés et quelques arbres autour. Dans celui qui est réservé aux hommes il n'y a qu'un vaste lavoir en pierre plein d'une eau assez claire pour voir les mousses du fond. Un gros tuyau déverse un flot abondant d'eau légèrement sulfureuse et salée. Il est possible de se tremper, mais je me contente de me rincer le visage. Un autre groupe vient d'arriver et occupe bruyamment la place ainsi que la rare ombre au dehors, si bien que je repars me mettre à l'ombre d'un acacia à quelques centaines de mètres. Encore quelques km avant la pause de midi. En fait il est 14 h. et il fait bien trop chaud pour marcher ; la température est brutalement montée d'une semaine sur l'autre, d'au moins 5 degrés, la nuit comme le jour.

Quand nous repartons vers 16 h, le soleil plombe encore. Nous cheminons toujours entre les dunes jaunes orangées et les falaises ocres et grises, visiblement en très mauvais rocher. Au fond de la vallée, quand elle débouche sur la route d'Al-Uwaynat, on prend à droite vers l'est, dans une autre vallée qui s'enfonce profondément. Camping à l'entrée, en un lieu que nous atteignons vers 19 h. Ouf ! plus de six heures de marche pour le premier jour.

Après le repas, nos chameliers ont sorti quelques bidons vides pour accompagner les chants à plusieurs voix, avec des phrases répétées pour donner plus de rythme et relancer les chanteurs. C'est beaucoup plus beau que la prétendue soirée folklorique.

28 Février

Réveil et petit déjeuner sans problème, mais nous tardons à partir. Il fait grand soleil et c'est à 9 h qu'il faut profiter des meilleurs moments pour marcher. En fait, on traîne jusqu'à 10 h en attendant les chameaux. Si bien que quand on part il fait déjà chaud. Nous expliquons à Ali qu'on préfère attendre les chameaux à l'arrivée plutôt qu'au départ, et qu'on veut dorénavant partir plus tôt.

Toute la journée, marche sur un étroit chemin au milieu des cailloux. L'oued vient de l'est et s'étire entre deux hautes falaises distantes de 3-4 km. On se croirait sur la planète Mars, tant le décor est purement minéral. Les maigres touffes d'herbe sèche ont pratiquement disparu. Par une pente brusque, nous descendons dans l'oued Tasbet qui vient du col d'Aouïs que nous franchirons demain. Camping à 3-4 km en contrebas.

En fait on aurait facilement pu venir jusqu'ici en voiture, ou pour le moins au changement d'oued, avant la descente. On aurait ainsi gagné deux jours qui nous auraient permis de voir plus de peintures rupestres dans le massif. Car nous sommes toujours sur le bord extérieur de l'Akakus et nous n'en avons vue aucune. Dans la nuit un vent très fort se lève et rabat la tente sur nos têtes. En surveillant que le double toit ne s'envole pas, je pense à ceux qui dorment à la belle étoile et qui doivent manger du sable.

1 Mars 2005

Ce coup-ci, on part à 9 h. Le col à franchir paraît loin et haut et Ali parle de deux heures trente. En fait il faut 40 mn pour atteindre le pied et 35 mn pour grimper sur un bon chemin bien marqué, soit la moitié du temps prévu et tout le monde se sent valorisé. Sauf les chameaux qui progressent en aveugle, puisqu'ils ne regardent jamais leurs pieds. Ils traînent tellement qu'on ne les verra pas passer. Descente raide également, de l'autre côté, mais nous sommes enfin dans ce gigantesque dédale de pans de sables ocre-rouge et de monuments de grès façonnés par le vent et les effondrements de blocs fragiles. Nulle vallée, nulle organisation ne semble présider à ce cahot.

Le déjeuner se déroule en face d'une gravure d'éléphant qui ne ressemble pas à ceux du Messak. Le trait est moins affiné et il a de grandes oreilles déployées, alors que les autres avaient des oreilles plus petites et rabattues. De plus il est en train de chier des bouses toutes rondes, ce qui fait plutôt penser à une facétie. Nous avons à peine commencé à manger qu'un vent de sable s'est levé. Les gobelets pleins d'eau sont rapidement couverts d'une pellicule de sable rouge et la salade aussi. Tout se met à craquer sous la dent et le ciel se couvre durablement.

L'après-midi nous marchons de bloc en bloc, chacun étant séparé du suivant par une large esplanade de sable, éventuellement couverte de cailloux. Toujours attentif, j'en ai découvert un qui porte un coeur sculpté en bas relief, avec un tracé symétrique parfait, digne des évocations de la Saint Valentin. Si je suis heureux de retrouver le paysage du Tassili des Ajjers, par contre, je suis déçu par les peintures. Ici, ce sont de très rares et petits tableaux figurant qui un chameau qui des silhouettes rouges de l'époque des Gueramantes, période pastorale tardive, puisque le cheval n'a été domestiqué que vers – 3000. Dans une grotte, Ali nous montre les personnages avec son bâton et n'hésite pas à taper dessus, alors que nous n'osons pas utiliser le flash ! La meilleure scène vue est un gravure à plat, à peine visible, représentant deux cavaliers à cheval en train d'attraper une autruche.

Le vent fort charrie toujours beaucoup de sable, au point de voiler le paysage dans une atmosphère dénuée de couleur. Le soleil, qui se regarde sans ciller, paraît dans un halo. Nos chameliers nous ont trouvé un campement presque abrité du vent. En fait, il tourne autour de la montagne et tous ceux qui peuvent s'abriter sous une tente n'hésitent pas.

2 Mars

Temps grisâtre et départ sans hâte, mais nous allons vers des paysages de plus en plus beaux. Après une heure d'errance, je m'approche d'une paroi sur laquelle sont ciselées de multiples alcôves comme dans une ruche. Au pied, je découvre une hache en pierre taillée, pointue d'un côté et arrondie de l'autre. Les bords bien symétriques ont visiblement été obtenus par percussion d'éclats ; cette hache a plus de 10 000 ans d'âge. Après l'avoir montrée aux autres, ainsi qu'à Ali qui n'a pas l'air ému, je l'abandonne un peu plus loin.

Le vent toujours très fort soulève du sable qui nous cingle le visage et nous oblige à sortir écharpes et foulards. Nous faisons des pauses du côté des faces abritées des rochers et nos chameliers nous ont trouvé un endroit protégé, en contrebas d'une dune, dans une sorte de cuvette au pied de gros blocs. Las, au moment de l'atteindre, trois 4 x 4 déboulent du fond de la plaine, passent la dune et s'amuse à repartir à l'assaut pour plonger de plus belle. Les touristes débarqués pour faire des photos applaudissent leurs chauffeurs et se moquent bien du paysage. Heureusement, ils repartent très vite et le vent lisse rapidement toute trace de ce rodéo.

Pendant la longue pause déjeuner, le ciel redevient bleu. Nous traversons une large plaine fermée par un gros rocher. Quelques gravures de boeufs à grandes cornes et un cou de girafe décorent sa base. Pauvres images à côté de celles du Messak. Le paysage s'élargit et nous empruntons des pentes de sable ocre-rouge qui montent à l'assaut des collines de grès marron gris. Elles peuvent atteindre 200 m et donnent de très beaux points de vue sur les monolithes qui se dressent dans la plaine. Du sommet d'une dune, on voit passer nos

chameaux qui se dirigent vers le campement de ce soir ; au moins on sait où ils se rendent.

Le vent est encore plus fort au sommet et le sable plus cinglant. Les appareils photos commencent à s'enrayer, comme le mien qui n'ouvre et ne ferme plus son objectif qu'à l'aide de quelques pichenettes. Ludivine, qui vient de s'acheter un super appareil numérique et qui n'arrive plus à voir les photos prises, et donc si elle les prend, commence à faire grise mine. Six 4 x 4 s'arrêtent au pied de notre dune ; il en sort 30 personnes, guides compris, qui commencent l'ascension par une arête directe. Il est temps de redescendre.

En une heure de temps, nous gagnons le bivouac, au fond d'un cirque rocheux, où nous attend le thé, des biscuits et exceptionnellement des cacahouètes grillées. Le site est très beau, bien abrité et le vent tombe au coucher du jour. En regagnant ma tente, en pleine obscurité après le repas, je me suis trompé de direction, ce qui a beaucoup fait rire les touaregs, comme ils nous l'ont dit le lendemain.

3 mars

Les jours se suivent et se ressemblent ; aujourd'hui, il n'y a pas de vent et la matinée est ensoleillée. Le parcours commence par un défilé caillouteux que les chameaux ne peuvent emprunter, dixit Ali. Il descend plutôt raide et effectivement, au milieu nous trouvons un squelette desséché. Après plusieurs arrêts, la pause déjeuner se déroule à l'ombre d'un grand rocher dans l'oued Agendou. Il y fait presque frais. Ali propose aux jeunes filles de monter sur le chameau sellé supplémentaire qui ne porte jamais grand chose et qui est là en cas de personne à transporter ; le chameau balai en quelque sorte. La leçon consiste à s'asseoir dans la selle en bois avec un pied sur le cou de l'animal et à se tenir dans son dos. Puis le chameau déplie ses pattes de derrière - d'où le pied pour s'appuyer sur l'avant - et dresse celles de devant, ce qui vous propulse vers l'arrière. Enfin personne n'est tombé et la bête a retrouvé sa tranquillité.

Départ vers 15 h quand il fait encore chaud. Mais le ciel se couvre pour l'après-midi. Nous remontons toujours nord est en nous dirigeant vers quelques hautes statues de géants, en fait des empilements de rochers aux formes humaines qui se dressent dans le ciel et semblent dialoguer face à face. Ce sont les gardiens des passages qui ressemblent à des samouraïs de pierre.

Dans un couloir de sable, Ali découvre une pointe de flèche qui n'a sans doute jamais servi, car il n'y a rien pour la fixer sur une tige. C'est sans doute un raté de fabrication, d'autant plus difficile à trouver qu'elle est couleur sable. Il l'a offerte à Ludivine et je retourne là où il l'a ramassée, avec l'espoir stupide que je pourrai en trouver une autre. Au bout d'une demi-heure de recherche, je suis de retour les mains vides. Ali m'a attendu pour que je ne me perde pas, malgré les nombreuses traces de pas dans le sable. Et Ludivine, qui n'est sans doute pas très intéressée par les vestiges préhistoriques, me l'offre très gentiment.

Nous remontons un grand oued et nous installons dans un renforcement un peu caché, qui est entouré de beaux rochers formant cirque. C'est là que les 4 x 4 viendront nous chercher demain après midi. Les chameliers ont donc déchargé leurs bêtes pour la dernière fois et le cuisinier a installé ses réchauds pour trois soirs. Car ils attendront ici le prochain groupe pour faire le même trajet dans l'autre sens.

4 mars

Une promenade en boucle dans la matinée. Un peu pour meubler le temps, un peu pour prendre les dernières photos et emmagasiner les derniers souvenirs. En fait nous allons voir une statue monumentale qui est au milieu d'une vaste plaine où aucun autre rocher ne dépasse. C'est la colonne de lave d'un volcan disparu et cette plaine est son cratère. Il tient de la statue de Balzac faite par Rodin, de part sa posture. Vu le pays, j'ai tendance à y voir Kadhafi, le dos cambré et le bras droit posé sur l'estomac. En fait cette aiguille s'appelle

Adad, ce qui signifie "le doigt", alors que ça n'y ressemble en rien, pas même au célèbre pouce de César.

Au retour, trois 4 x 4 nous attendent, plus un pick up pour le matériel. Ce sont tous des Land Cruiser et celui qui a le plus de km en affiche 470 000 ! Celui dans lequel je monte a l'air plus ancien, mais le compteur ne marche plus. Devant le radiateur est attachée une gerba, une outre en peau de chèvre, pleine d'eau. A l'arrêt, les chauffeurs en boivent et elle paraît très fraîche. Après une bonne heure de piste, dont la fin est une vision de désolation dans un paysage triste et gris, nous retrouvons la route non loin d'Al-Uwaynat. Puis, 130 km plus tard, arrivée au camping des Dunes sans traverser Ghat. Presque toutes les chambres ou paillotes sont réservées pour d'autres groupes et on nous loge comme on peut. Pour la plupart, plutôt mal, mais il y a la douche pour se consoler. Et le repas est pris assis à une vraie table où on nous sert du poulet rôti, un trop gros morceau après une semaine sans viande. Il faut dire que l'élevage est dans un hangar juste à côté.

Ce soir, il y a à nouveau un spectacle folklorique, un vrai. La troupe a affiché à l'entrée son palmarès élogieux. Elle est composée de trois-quatre familles, les hommes, leurs femmes et leurs enfants. L'un des hommes joue de la raïta, sorte de hautbois, en respiration continue, les autres dansent. Les femmes font le chœur et tiennent les percussions, de grandes peaux tendues sur lesquelles elles tapent avec une baguette courbe. Les hommes dansent les premiers morceaux, puis remplacent ou complètent les femmes aux percussions. Les enfants dansent à tour de rôle ; d'abord les filles, puis les garçons, jamais ensemble. Après le spectacle, fort beau avec les costumes raffinés et musicalement très intéressant, tout le monde est convié, plus ou moins de force, dans une ronde bon enfant ; je dois m'accrocher à ma chaise pour éviter d'être entraîné.

Samedi 5 mars

Jour de retour qui commence par la visite de la médina de Ghat et de sa citadelle, comme la semaine dernière. Aujourd'hui, il y a un billet d'entrée à 2 euros, sans que l'on comprenne pourquoi, mais on obtient un tarif de groupe. Avec ceux qui cherchent à téléphoner ou à ramener des produits locaux – thé, halva, pistache – qui n'ont rien de locaux, nous allons dans le centre. Sur l'unique place carrefour, la rôtisserie affiche 5 dinars (25 fr.) pour un gros poulet. Nous avons cru comprendre que nos guides étaient payés 10 dinars par jour.

Dernier constat, il n'y a aucune femme. En quinze jours, nous n'en avons pas rencontrées, que ce soit dans les villages, à l'aéroport ni même dans les échoppes le long de la route. Un pays sans femme, ce qui nous stupéfie mais n'a pas l'air de gêner tous ces hommes, en particulier ceux qui travaillent au contact des touristes.

Alain G.